

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

VIII.

Perrier obéit donc au conseil de rester immobile, et, comme la jeune fille ne bougeait pas non plus, la conversation se poursuivit à distance.

—J'ai eu bien peur quand votre père, est entré, avoua le docteur. Juguez donc, s'il m'avait trouvé dans votre chambre, il se...

Le jeune homme s'arrêta en voyant Nicole passer le bout de ses doigts mignons sur ses yeux.

—Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il.

— Dame ! fit elle, croyez-vous donc que ce soit bien gai... quand on est innocente, de se voir compromise ?

—Ah ! oui, par M. de Gabrinoff, dit naïvement le médecin.

—Oh ! non, pas par lui... Je suis une trop pauvre créature pour qu'on puisse m'accuser d'avoir eu l'ambition de chercher si haut... Et puis, voyez-vous, si je suis pauvre, je suis aussi une honnête fille... et M. de Gabrinoff est marié. Que pourrait-il donc m'offrir dont je n'aie pas le droit de rougir... non, non, je ne mange pas de ce pain-là. Rien qu'à

cette pensée, je sens redoubler mon horreur pour le comte.

—Ah ! et vous l'exécutez ?

—Est-ce que j'ai été le chercher, ce grand seigneur, qui venait ici pour faire de moi le jouet de ses mauvaises passions ? Oh ! si vous saviez ce qu'il m'a offert ? diamants, toilettes, richesse, etc., je n'avais qu'à dire oui.

Perrier était sincèrement amoureux. A cette énumération de tout ce que pouvait prodiguer son rival, il sentit en ce moment peser plus amère sa pauvreté, et, avec un sanglot, il murmura :

—Oui... mais moi je vous aime.



Nicole profitait de cet instant où le médecin tournait le dos à la table.

La terrible scène qui venait d'avoir lieu entre son père et M. de Gabrinoff avait fait comprendre à Nicole qu'il lui fallait renoncer à ses belles visées sur le comte. Aussi, tout en jouant la vertu, faute d'une grive, elle se rejetait sur un merle. A la plainte de Perrier, elle répondit donc aussitôt :

—C'est pour cela que je vous ai dit que je suis compromise... Autant on se refuserait à croire que j'aie pu penser à M. de Gabrinoff, autant on sera crédule quand ce sera de vous qu'il s'agira... Vous êtes un amoureux auquel je puis prétendre et, pour peu qu'on apprenne quelque chose, on ira clabauder partout que je vous aime.

Si bas que ce fût dit, tout cela, la fin surtout, avait été débité sur un petit ton qui entraînait tout mélodieux dans l'oreille de Perrier ravi.

—M'aimez-vous donc véritablement, Nicole ? balbutia-t-il d'une voix

qui frémissait de bonheur et de tendresse.

Mais, au lieu de répondre, la fille, subitement blême, s'était penchée et, la tête en avant, elle écoutait un bruit qui arrivait de la salle d'en bas. Elle avait entendu la porte de la maison se refermer sur moi qui parlais et, après avoir espéré que Jacques me reconduirait, elle reconnaissait son pas sur les dalles du rez-de-chaussée.

Nous sommes perdus ! dit-elle. Mon père, au lieu de suivre Mme de Gabrinoff, est resté à la maison... vous ne pouvez plus partir.

Et elle ajouta vivement :

—Tenez, le voici qui monte.

—Il faut vite retirer la clef de la serrure, conseilla le docteur tremblant.

—Ce n'est pas dans mes habitudes... je provoquerais ainsi son attention.

—Alors, éteignez la lumière.

—A quoi bon ? N'a-t-il pas la sienne à la main.

Tout à coup elle poussa le peureux vers le lit en murmurant :

—Cachez vous derrière les rideaux.

Perrier obéit en un clin-d'œil.

Les pas qui montaient dans l'escalier se rapprochaient de plus en plus.

A l'instant où le garde-chasse posait le pied sur le palier, ce fut d'une voix presque imperceptible, mais fort calme, qu'elle souffla au jeune homme :

—Ne craignez rien, il y a neuf chances sur dix pour qu'il n'entre pas.

Tout aussitôt Jacques s'arrêtait devant la porte, au bas de laquelle il voyait filtrer une bande lumineuse. Sa fille devait être revenue de son évanouissement puisqu'elle avait allumé la chandelle.

La clef retée à la serrure lui permettait d'ouvrir, mais avant d'y porter la main il demanda :

—Es-tu couchée, ma chérie ?

—Pas encore, petit père, je me déshabille.

Nicole aurait été au lit, bien voilée sous ses couvertures, que le garde serait entré pour lui donner le baiser du soir. Mais en apprenant qu'elle se dévêtait, il craignit de la surprendre en un demi-état de nudité et de froisser sa pudeur. Aussi, ne touchant pas à la clef, il se contenta de dire de sa plus affectueuse voix :

—Tu ne te sens plus malade ?

—Non, c'est passé, le sommeil va me remettre tout à fait, répondit-elle.

—Alors bonne nuit, mon enfant !

—Bonsoir, petit père.

Et, tout en prononçant ces mots, Nicole avait sur les lèvres un sourire de triomphe. Elle venait de voir se réaliser ce que, dans sa précoce perversité, elle avait prévu : c'est-à-dire que, bien que la clef fût à la serrure, son père n'entrerait pas après la réponse qu'elle se déshabillait.

En entendait Jacques s'éloigner dans la direction de sa chambre, Perrier s'était hasardé à sortir la tête de derrière les rideaux. Le corps un peu penché et l'oreille tendue comme pour mieux saisir un bruit qu'il attendait.

Un coup sourd, ce bruit que guettait les deux jeunes gens, se fit bientôt entendre. C'était celui de la porte de son logis que le garde-chasse venait de refermer derrière lui. Nicole alors se retourna et, sur la pointe de ses petits pieds nus, elle vint à Perrier pour lui dire à voix basse :

—Le voilà rentré dans sa chambre... maintenant nous sommes à peu près sauvés... Dès qu'il sera endormi, vous partirez sans bruit.

Mais, dans ce calme de la nuit, retentit bientôt, non loin de la maison, le strident et prolongé hennissement d'un cheval.

A la pensée que, peut-être, Jacques allait s'étonner de ce bruit, la peur reprit Perrier.

—Qu'est-ce que cela ? demanda vivement la Cardoze en pâlisant.

—J'avais oublié que j'ai laissé mon cheval attaché à la grille du carrefour. L'animal s'impatiente. Peut-être que votre père n'aie rien entendu.

—Oui, car ce hennissement, non accompagné d'un pas de cheval, ne peut lui faire croire que c'est un cavalier attardé qui passe sur la route. Attendons... Peut-être que votre monture ne recommencera plus.

Comme un démenti à cette espérance de Nicole, un second hennissement se fit entendre.

—Si près de la maison... et sans le bruit de sabots qui galopent... cette particularité doit avoir surpris mon père... il va se relever, souffla Nicole en prêtant l'oreille pour s'assurer si rien ne remuait dans la chambre paternelle.

—Il est endormi et n'a rien entendu, murmura Perrier, après avoir aussi constaté le profond silence qui régnait dans la pièce voisine.

La Cardoze était fille de prompte résolution, qui savait exploiter les circonstances.

—Alors déchaussez vous vite, commanda-t-elle au docteur.

—Pourquoi ?

—Parce que si mon père dort assez profondément pour ne pas entendre ce cheval, il nous faut en profiter pour votre retraite. A vous attendre trop longtemps, votre monture va renouveler ses hennissements qui finiront par interrompre ce sommeil... Dieu sait quand vous pourriez alors vous éloigner... Ainsi donc, il faut partir tout de suite.

Ce qu'elle disait était trop vrai pour que le jeune homme tentât une objection. Il fit donc contre fortune bon cœur et se déchaussa en silence pendant que la fille, avec une infinie précaution, ouvrait la porte de la chambre.

—Là, fit-elle bien bas, maintenant donnez-moi la main, j'y vais vous guider.

Perrier, la main dans celle de Nicole, se laissa conduire. Quelqu'un qui les aurait épiés n'aurait certes pas pu les surprendre au passage, car nul bruit ne vint trahir leur marche dans l'obscurité. Quand ils eurent atteint la porte de la maison que la Cardoze ouvrit avec le même succès que celle de sa chambre, le docteur eut quelques velléités de tenter un long et éloquent baiser d'adieu, mais un nouveau hennissement du cheval éteignit subitement ce désir en lui faisant comprendre la nécessité d'un prompt départ. Derrière lui, Nicole refrenant et, vingt secondes après, elle se fourrait dans son lit en se disant sans trop grand émoi :

—Ouf ! voilà une rude soirée !

Et elle s'endormit profondément.

Quand, le lendemain, durant une absence du père, Perrier se représenta au châlet du garde, il trouva son adorée assise sous le manteau de la haute cheminée de la salle du rez-de-chaussée. Était-ce sérieusement ou jouait-elle la comédie pour le docteur ? mais elle était plongée dans une si profonde rêverie qu'elle ne l'entendit pas s'approcher.

—A quoi pensez vous donc, Nicole ? interrogea l'auteur.

—Je suis en train de me demander si je ne ferais pas bien d'accepter les propositions de M. le comte de Gabrinoff, répondit-elle tranquillement.

—Y song-z-vous l... et votre vertu ! s'écria le jeune homme en bondissant de surprise à cette réponse.

—Oh ! ma vertu... ma vertu, répéta la Cardeze en souriant, savez qu'elle a failli sombrer cette nuit... et pourtant j'étais bien innocente de toute mauvaise pensée... une surprise allait me perdre. Aussi ai-je réfléchi et, ma foi ! puisque la vertu, si bien qu'elle soit défendue, peut involontairement succomber dans le premier piège qui lui est tendu, autant vaud mieux en faire tout de suite bon marché.

—Dites plutôt un bon marché, appuya Perrier.

—Un bon marché, soit !... vous avez raison, le mot est plus juste... car les offres de M. de Gabrinoff sont magnifiques.

—Mais ce sera le prix de votre déshonneur, malheureuse !

—Est-ce que la nuit dernière je n'ai pas couru le danger d'un déshonneur... sans prix ! Tout bien pesé, l'avantage est donc du côté de Gabrinoff, répondit Nicole de sa voix la plus calme.

—Oui, mais moi, je vous épouserais !

—Oh ! oh ! fit la belle fille avec une petite moue de dédain, à quoi bon se mettre la corde au cou quand on n'a pas un rouge lard... et qu'on aime le luxe.

—Acceptez moi pour mari et, je le jure, pour vous faire heureuse, je deviendrai riche... très-riche... s'écria le jeune homme avec un sincère élan de franchise.

—Tu, tu, tu, ricana t-elle. Avec M. de Gabrinoff, c'est du positif, c'est un bon tiens... Avec vous, au contraire, c'est un tu l'auras... Et puis si, malgré votre bonne volonté, la fortune n'arrivait pas, je ne m'en trouverais pas moins mariée... et pauvre comme devant... Non, grand merci !

Puis, comme Perrier, interdit, gardait le silence, elle secoua la tête en ajoutant :

—Ah ! si vous acceptiez l'épreuve à laquelle je vous mettrais, alors, peut-être, je ne dirais pas non.

La Cardeze était une fine mouche. Depuis la première fois que le docteur s'était présenté dans la maison, elle avait sérieusement étudié son sujet et s'était vite aperçue qu'elle avait affaire à une nature énergique, audacieuse, avide de richesse et fort peu scrupuleuse sur les moyens qu'il lui faudrait employer pour se les procurer. Mais comme il n'existe si bon cheval qui n'ait besoin d'être éperonné, elle avait aussi compris que, tant qu'il y avait un adversaire que fût Perrier pour escalader l'échelle de réussite, il fallait encore que, d'en bas, quelqu'un lui criât : kiss ! kiss ! pour activer son ardeur. Donc, quand il lui jurait de faire fortune si elle consentait à l'aimer, la rusée fille savait parfaitement qu'il était homme à ne reculer devant rien pour arriver au but.

—Voyons, m'aimez-vous sérieusement ? reprit-elle.

—En doutez-vous, Nicole ?

—Bien. Maintenant, quel laps de temps vous faut-il pour arriver à cette fortune que vous me promettez ?

—Dame ! c'est bien difficile à préciser. Vous ne pouvez raisonnablement pas exiger que je vous fasse millionnaire en quinze jours ?

—Oh ! non, je n'ai pas si grande presse. Je veux plutôt savoir à quel terme vous espérez être en si bon chemin de faire fortune qu'il soit indubitable que vous y parviendrez.

—En deux ans, dit Perrier sans hésitation.

—Ce délai vous paraît-il suffisant ? Réfléchissez-y bien. Peut-être vaudrait-il mieux le prolonger tout de suite pendant

que nous sommes en train de le fixer ?... Plus tard, je ne consentirais à aucune nouvelle échéance.

—Non, deux ans me suffiront, répondit le docteur d'un ton résolu.

—C'est bien décidé, n'est-ce pas ? insista la Cardeze.

—Oui... deux ans... bien décidé, répéta Perrier, qui croyait que cette promesse allait lui livrer la belle fille.

Le sourire aux lèvres, Nicole lui tendit la main comme signe d'engagement pris, tout en disant de sa voix calme :

—C'est convenu. J'attendrai deux années... je vous le jure.

—Hein ? fit le galant tout penaud d'un pareil débouement.

Quand, de la part de cette créature hardie, Perrier espérait tout autre résolution, cette vulgaire promesse d'attendre deux ans avait lieu de le surprendre. Était-ce pour arriver à ce serment de petite pensionnaire qu'elle avait discuté l'avenir avec ce sang-froid d'une femme qui ne veut point bâtir sur le sable ?

Avant que l'adorateur fût revenu de sa surprise, la Cardeze avait ajouté :

—Seulement, il est aussi convenu que je reprendrai ma liberté si vous n'avez pas réussi au bout de ces deux années.

A une aussi plate conclusion, le docteur fit pareillement une plate réponse :

—Oh ! dit-il, vous aurez peut-être déjà repris cette liberté depuis belle lurette, quand ces deux ans arriveront à terme...

—Pourquoi parlez-vous ainsi ? demanda Nicole en fixant sur lui ses deux grands yeux noirs.

Ce regard troubla l'amoureux, qui répondit en balbutiant :

—Mais parce qu'il est probable qu'à cette époque vous m'aurez oublié.

Elle secoua la tête et, avec un étrange sourire, elle accentua moqueusement cette phrase :

—Sur ce point, soyez rassuré. A l'échéance indiquée, je vous affirme que, de vous et de moi, aucun de nous deux n'aura oublié l'autre.

A cette réponse un soupçon vint à l'esprit du jeune homme. Il s'imagina que pendant qu'il trimera à la poursuite de la fortune, Nicole prendrait patience au bras de M. de Gabrinoff, et que maintenant elle s'assurerait un port où elle se réfugierait si ce riche protecteur arrivait à l'abandonner.

Ce fut donc d'une voix un peu revêche qu'il répliqua vivement :

—Peut-être aussi ne vous souviendrez-vous alors si bien de moi qu'uniquement comme d'un pis-aller.

Aussitôt que dite, la phrase fut comprise par la Cardeze. Une seconde fois, elle le regarda en face, puis, haussant les épaules :

—Vous n'êtes qu'un niais, mon cher, dit-elle d'un ton dédaigneux.

—Un niais ! répéta Perrier froissé.

—Oui, un véritable niais. Vous venez de me lâcher une lourde bêtise à propos de M. de Gabrinoff qui vous trotte dans la tête. Raisonnablement un peu à ce sujet. Admettons que je cède demain au comte... que pourra-t-il me donner ?... Disons plutôt le mot propre : Que saurai-je en tirer à la longue ?... Deux ou trois cent mille francs... mettons même le demi-million, si vous le désirez... Vous voyez que je fais de la fatuité ?... Puis, après son caprice éteint, M. de Gabrinoff me délaissera... Si vous vous étiez un peu donné la peine de réfléchir, vous vous seriez dit

qu'en vous accordant un délai, je ne cours pas grands risques à vous attendre... car je n'ai que seize ans... Est-ce que dans deux années je ne serai pas tout aussi belle pour, dans le cas où l'envie m'en prendrait, retrouver mon Russe si, par malheur, vous n'aviez pas répondu à mon ambition de richesse ? Mon intérêt me dicte donc de vous mettre d'abord à l'épreuve... vous voyez que c'est, au contraire, M. de Gabrinoff qui est mon pis aller.

—Oui, Nicole, je vous crois. Désormais plus de soupçons, plus de vilaines pensées... vous serez mon guide, mon conseil, mon étoile, dit joyeusement le docteur, trop aveuglé d'amour pour remarquer ce que les raisons de la Cardoze trahissaient de vicieux cynisme.

Tout en abandonnant ses mains aux baisers de son poursuivant agenouillé, elle continua en souriant :

—J'aime à croire que ce n'est pas dans ce village perdu des Ardennes que vous comptez vous mettre en chasse des millions à poursuivre.

—Non, je me rendrai à Paris.

—Et vous partirez... quand ?... le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

—Oui... Et vous, ma charmante, vous vous engagez à une patience... filèle... de deux ans ? insista tendrement Perrier qui avait pris enfin son parti de cette longue attente imposée à son amour.

—Mais oui, cent fois oui... combien de fois me faut-il vous le répéter ? dit gaiement Nicole qui lui tapotait les joues.

Puis, reprenant son sérieux, elle lui adressa cette fort inattendue question :

—Maintenant que tout est bien convenu... quand m'enlèverez-vous ?

D'un seul bon, une indicible surprise remit sur pied le docteur qui s'écria en frémissant de joie :

—Vous enlever !

—Sans doute... Vous ne croyez pas que je vais m'en aller seule à Paris ? demanda-t-elle tranquillement.

—Mais alors... commença le galant suffoqué par l'émotion.

—Alors quoi ?

—Puisque vous m'accompagnez... bégaya l'heureux Perrier qui ne put encore achever sa phrase.

—Dame ! oui, je vous accompagne. Ne faut-il pas que je sois sans cesse près de vous pour vous encourager, vous soutenir... moi que, tout à l'heure, vous appeliez votre conseil, votre étoile ?... Est-ce que, par hasard, vous n'auriez plus besoin d'étoile ?

—Oh ! si, si, ma belle petite Nicole.

—En conséquence, indiquez-moi donc le jour où vous m'enlèverez ?

A demi fou de bonheur, le médecin, au lieu de répondre à la demande, continua tout fébrile :

—Ainsi... c'était pour m'éprouver que vous parliez de ces deux années d'attente ? Vous consentez donc à céder au sincère amour que vous m'avez inspiré !

La Cardoze se redressa brusquement à ces derniers mots :

—S'il vous plaît ? fit-elle d'un ton sec.

L'accent et le geste étaient d'une telle éloquence que l'admirateur resta comme cloué sur place, stupéfait, ses yeux, démesurément ouverts, fixés sur Nicole.

Après un court silence, la fille du garde reprit d'une voix lente :

—Je m'aperçois qu'il y a un petit malentendu entre nous et je tiens à le faire disparaître. Oui, je vous suivrai à Paris et j'y vivrai de votre vie, mais uniquement... uniquement, vous l'entendez bien ?... comme une sœur.

—Une sœur ! redit Perrier.

—Oui, une vraie sœur, appuya-t-elle. Et cela pendant les deux années que je dois attendre.

—Et puis ? murmura le galant déconfit.

—Alors, le délai expiré, suivant qu'en décideront les résultats de vos efforts... ou je reprendrai ma liberté ainsi que nous en sommes convenus... ou je consentirai à vous épouser. Vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais que, durant ces deux années, aucun de nous ne pourrait oublier l'autre ?

Et, comme le pauvre garçon hésitait à répondre, elle reprit sans la plus petite émotion :

—Voici l'épreuve que j'avais à vous proposer. Si vous ne l'acceptez pas, je vous répèterai encore : Passez votre chemin... car j'ai un en-tout-cas qui s'appelle de Gabrinoff.

Son ardent amour, surexcité par la jalousie, étouffa toute réflexion dans l'esprit du docteur, qui s'écria :

—J'accepte ! Nicole, j'accepte !

Une semaine plus tard, Perrier, après avoir réuni toutes ses bien modestes ressources, annonçait à sa clientèle qu'il quittait Donchéry pour aller chercher fortune à Paris, et le lendemain soir il abandonnait le village, au grand chagrin des habitants qui perdaient en lui un médecin d'un rare mérite.

A une lieue de Donchéry, il fit faire à son cheval un crochet qui, par les chemins de traverse, le conduisit au château de Gabrinoff. Quand il atteignit la grille du carrefour, il pouvait être trois heures du matin, et Nicole, tout habillée, guettait son arrivée, dans l'obscurité, derrière la vitre de sa fenêtre.

Ses souliers à la main, le bras passé dans les coins noués d'une serviette qui contenait quelques hardes, la Cardoze se glissa hors de sa chambre et, sans le moindre bruit qui pût donner l'éveil à Jacques, elle parvint à rejoindre le docteur. Quand, assise sur la croupe du cheval de Perrier, elle s'éloigna de cet humble toit qui l'avait vue naître, pas une pensée de regret ne s'éleva en son âme pour ce père qu'elle abandonnait et qu'elle ne devait jamais revoir.

Une heure après, le garde-chasse qui, la veille, avait projeté d'aller, avant le jour, se mettre à l'affût de braconniers, s'éveillait et, passant bien doucement devant la porte de sa fille qu'il croyait endormie, sortait à son tour de la maisonnette dans laquelle, lui non plus, ne devait pas rentrer... car, arrêté dans la journée, il fut conduit à la prison, qu'il ne quitta que pour marcher à l'échafaud.

Cependant, les fugitifs avaient gagné le large en allant rejoindre la grande route de Mézières à Paris où ils devaient attendre la diligence au passage. Si Perrier avait adopté cette direction, c'était que, sur la route de Sedan, il risquait d'être reconnu et, partant, de faire savoir qu'il était le ravisseur de Nicole.

Dans cette autre partie du département, où il n'avait été jamais appelé par les devoirs de sa profession, le docteur pouvait hardiment aller le nez au vent, sans crainte d'une indiscreète rencontre. Par prudence, ils étaient convenus qu'ils iraient attendre la diligence un peu loin de son point de départ, vers le troisième relais.

Si vaillante et vigoureuse bête que fût le cheval du médecin, il put bien juste, sous sa double charge, atteindre le lendemain,

à l'approche de la nuit, ce troisième relais que les fiancés avaient fixé comme terme à leur voyage équestre.

La diligence était partie depuis une heure.

C'était une attente de vingt trois heures qu'il fallait subir jusqu'à l'arrivée de la voiture du lendemain. Le couple fut donc forcé de s'arrêter à la maison de poste qui, suivant l'usage du temps, logeait les voyageurs à pied et à cheval. Ce retard était loin de les contrarier, car, outre qu'il permettait de se reposer à la Cardoze, fatiguée par cette longue trotte en oroupe, il donnait au docteur le temps et l'occasion de se défaire de son cheval. Le produit de la vente de sa monture représentait pour le jeune homme la plus grosse partie du capital avec lequel il devait affronter l'avenir.

Ils s'installèrent donc à l'auberge, mais non sans avoir causé une profonde surprise au maître de poste quand il avait entendu Nicole demander deux chambres séparées. Le digne hôtelier ne pouvait pas admettre que ce jeune homme et cette belle fille, qui arrivaient pressés amoureux sur la même monture et avec si mince bagage, ne fussent pas deux amoureux qui poussaient une pointe au pays du Tendre.

Si le cœur de l'aubergiste se serait attendri pour ce couple d'amoureux courant la pretantaine, il n'en fut pas de même après la demande de Nicole. Tout lui parut suspect. La maigre valise de Perrier et le petit paquet de sa compagne éveillèrent immédiatement sa méfiance sur la solvabilité de voyageurs aussi peu riches en bagages et, presque sans transition de banale politesse, il demanda, comme c'était son droit, du reste, à voir les papiers de ses hôtes.

Pour lui-même, le docteur était en règle ; mais la nécessité de cacher l'enlèvement de la Cardoze avait forcément fait que les papiers étaient complètement muets sur le compte de la prétendue sœur. Le jeune homme se préparait donc à donner une explication quelconque, quand, à la vue du premier papier qu'il avait ouvert, le maître de poste s'écria joyeusement :

—Un médecin ! Ah ! parbleu ! il faut avouer que vous vous êtes fièrement fait attendre !

—Piait-il ? dit Perrier surpris.

—Ma foi ! je vous assure que ce sera une vraie fête dans le village quand je vais annoncer votre arrivée.

—Je ne vous comprends pas !

—Comment, vous ne comprenez pas ? Ah ça ? vous n'êtes donc pas un médecin qui vient s'établir ici ?

—Pas le moins du monde. Je suis médecin, c'est vrai... et je cherche à m'établir, c'est encore la vérité... mais à m'établir à Paris où je me rends avec ma sœur.

—Ah ! mademoiselle est votre sœur... mes compliments, docteur... une bien jolie personne !... Je m'explique maintenant les deux chambres... Figurez-vous que je vous prenais pour des amoureux !... Et, dame ! vous comprenez, mes sévères principes de morale ont fait que j'ai vous ai demandé vos papiers.

Et, content d'avoir trouvé cette sorte d'excuse, l'aubergiste revint vite à son premier thème :

—Voyons, docteur, au lieu de vous rendre à Paris, pourquoi ne pas vous installer ici ? Voilà bientôt cinq mois que le médecin de l'endroit est mort. Nous en demandons partout un autre à oor et à cri sans pouvoir parvenir à nous le procurer. Restez, je vous le conseille. La localité est bonne. Le défunt y avait gagné de nombreux écus. Pas de concurrent à plus de quatre lieues à la ronde... Là, c'est un excellent avis que je vous donne.

Oubliant tous les millions promis à la Cardoze, Perrier, un moment séduit par cette position modeste, mais sûre, qui se présentait à lui, consulta des yeux sa fausse sœur. D'un petit signe de tête, qui fut accompagné d'un impérieux regard, Nicole lui ordonna de refuser.

—Non, dit-il, je ne puis accepter. J'ai l'ambition d'aller exercer à Paris, car je suis fatigué du métier de médecin de campagne... Aussi ai-je quitté une excellente clientèle pour risquer l'aventure dans la capitale.

—Et où étiez-vous établi, sans indiscretion ? demanda bien naïvement l'aubergiste.

Dire la vérité n'était pas le cas pour Perrier, qui répondit avec aplomb :

—A une lieue de Mézières.

—Tiens ! Alors pourquoi, si près de Mézières, n'y avez-vous pas pris la diligence à son départ au lieu de venir l'attendre sur la route ?

—Ah ! c'est un caprice de ma sœur à propos de Rolland, notre cheval. La bête ne peut me suivre à Paris où je n'en aurai nul besoin... il me fallait donc la vendre... Aussi ma sœur, en apprenant qu'il était nécessaire de se séparer de Rolland, a eu la folle idée de vouloir que ce fût lui qui nous mît en route. J'ai acquiescé à cette fantaisie en pensant que je trouverais toujours bien à céder l'animal en chemin.

—Le fait est que c'est une solide bête... je l'ai examinée quand vous êtes arrivés. Si vos prétentions ne dépassent pas trois cents écus, je vous demande la préférence, proposa le maître de poste.

C'était un prix consciencieux. Mais le docteur, pour ne pas témoigner trop d'empressement à l'accepter, se mit à rire en disant :

—De sorte que si la fortune m'était contraire à Paris et qu'il me vînt l'idée de me réfugier ici, je serais sûr d'y retrouver mon pauvre Rolland ?

—Et je vous le rendrais de bon cœur, je vous l'affirme, tant je serais heureux de voir enfin un docteur s'établir à Blancey.

—Ah ! votre village s'appelle Blancey ?

—Oui, et retenez bien ce nom... En cas de malheureuse chance à Paris, écrivez-moi pour me demander si la place est toujours libre et je vous répondrai bien vite.

—C'est convenu.

—Alors vous me cédez Rolland ?

—Avec plaisir, puisque l'animal vous convient.

Trois jours après le couple atteignait Paris et descendait dans un modeste hôtel du faubourg Saint-Germain.

—Maintenant, en chasse ! se dit Perrier qui, dès le lendemain, se mit à battre le pavé de la capitale qu'il n'avait pas revue depuis trois ans, époque où il avait obtenu son diplôme.

Que voulait-il ? Quel était son but ? Comment espérait-il arriver à une énorme fortune par une profession qui n'a jamais enrichi que de bien rares élus ? Je ne saurais le dire. Peut-être cette nature audacieuse et mauvaise flairait-elle d'avance quelques unes de ces sinistres et mystérieuses œuvres que l'avidité impatiente d'un héritier ou la froyeur motivée d'une femme adultère ose espérer de la complicité infâme d'un médecin cupide. Quoi qu'il en fût, le principal pour le docteur était de débiter au plus vite, et, comme il n'avait pas le temps de courir après les clients, il lui fallait acheter la clientèle toute faite d'un collègue désireux du repos. Pour cette acquisition, il avait, en

lui-même, compté sur la générosité de M. de Gabrinoff qui, paraît-il, lui avait promis de l'aider. Cette espérance s'évanouit quand, quarante huit heures après son arrivée à Paris, Perrier, qui était par hasard entré dans un café, apprit par un journal la mort tragique de celui qui devait être son protecteur.

— Je suis perdu ! se dit-il.

Après le récit du meurtre, le journal abondait en détails sur celui qu'on accusait d'être l'assassin, et sur sa fille, la complice disparue. Dès ce moment, l'unique préoccupation du jeune homme fut d'empêcher que Nicole apprit le premier mot de ce drame et de ses épouvantables suites.

— Elle me quitterait pour courir rejoindre son père, pensait-il en supposant à la Cardoze une tendresse filiale qu'elle était loin de posséder.

Et, cependant, il s'épuisait en stériles efforts à la poursuite de ces millions promis par lui. Chaque soir il revenait plus désespéré près de Nicole qui, je dois le dire, se montrait pour lui bonne, douce, dévoué. Il semblait qu'elle eût pris au sérieux ce rôle de sœur qu'elle s'était assigné.

Une seule fois elle se départit de cette patiente mansuétude. Certain soir Perrier avait voulu franchir les limites de l'affection fraternelle, la Cardoze, retrouvant sa voix dure et le fixant de ses grands yeux où brillait une lueur rouge, lui avait dit :

— Si, à l'aide d'un de ces moyens que vous donne la science, vous me faites tomber en votre pouvoir, vous pourrez, dès le lendemain, vous regarder comme un homme mort.

Le docteur se l'était tenu pour dit.

Dévoré d'amour pour cette femme que, nouveau Tantale, il voyait sans cesse à sa portée sans pouvoir l'éteindre, le malheureux, parfois, était pris d'indécibles accès de rage en songeant aux jours qui s'écoulaient sans que rien lui présageât cette fortune qui lui ferait marier Nicole. Vint enfin une heure où, harrassé par une lutte inutile, Perrier, au bout de quatre mois, se vit à la veille d'avoir épuisé les faibles ressources qu'il avait apportées à Paris.

— Je ne sais qui me retient d'aller m'établir à Blancy, dit-il découragé.

— J'ai promis d'attendre deux ans. Vous avez encore vingt mois devant vous. Faites donc ce que vous voudrez. Allons à Blancy si vous le jugez bon, répondit la Cardoze.

Il écrivit au maître de poste, qui répondit aussitôt que la place était toujours vide. Huit jours plus tard, tout le village, joyeux, parlait du nouveau docteur qui, avec sa sœur, était venu se fixer à Blancy. L'endroit était vraiment bon pour un médecin, car, à la misère qui menaçait le couple, avait succédé un peu de bien être. Mais il y avait loin de cette médiocrité à la colossale fortune annoncée par l'amoureux.

— Voici le quart du temps convenu déjà écoulé, lui dit tranquillement Nicole deux mois après leur installation dans ce pays.

Enfin, un soir, le maître de poste vint, effaré, frapper à leur porte en criant :

— Docteur, accourez vite !... Un duel a eu lieu dans mon auberge, et l'un des adversaires a attrapé un mauvais coup.

Pendant que Perrier préparait à la hâte sa trousse et tout ce qui était nécessaire pour un premier pansement, le maître de poste, qui avait retrouvé son haleine, reprit en souriant :

— Oui, un mauvais coup pour lui... mais une bonne aubaine pour vous, car il paraît que votre futur oncle appartenait au grand tra-la-la. Le domestique de l'autre... de l'adversaire qui

a eu broché son homme... m'apprit que le blessé est si riche qu'il ne connaît pas sa fortune.

— Partez vite, cher frère, dit la Cardoze, qui avait attentivement écouté ce dernier détail.

Et, dans le regard dont elle accompagna ces paroles, le docteur lut une impérieuse recommandation de profiter d'une pareille chance.

IX.

A ce moment, Berthé s'arrêta...

Car notre lecteur n'a pas oublié que ce récit du passé de Nicole et de Perrier était fait par sa sœur à de Valnac, en attendant que l'arrivée du jour permît au comte d'aller, dans le village réveillé, chercher une voiture qui remplace la siennne que Bourguignon, avec tant de sans-gêne, avait accaparée pour emmener Paul Avril.

Si madame d'Armangis avait cessé de parler, c'était pour venir à la fenêtre dont elle avait écarté le rideau. Il lui tardait de voir poindre la première lueur de l'aurore afin de se mettre à la poursuite de celui pour lequel elle avait conçu une si lâche et si étrange passion.

— Nous avons encore pour plus d'une heure de nuit, murmura Francis qui avait deviné sa pensée.

Contrainte à la patience, elle revint lentement reprendre sa place sur le divan et comme son frère, d'un geste de prière, l'invitait à poursuivre son histoire, elle reprit son récit à l'endroit interrompu :

— Bien que le docteur fût souvent venu au château de Gabrinoff, le hasard avait voulu qu'il ne s'y fût jamais rencontré avec M. d'Armangis. Cent fois il avait entendu prononcer son nom et oter sa fortune, mais il ne le connaissait pas de vue. Il ignorait donc quel était cet homme mourant vers lequel on l'avait amené. Il l'apprit par M. de Saint-Dutasse qui, en même temps, lui donna ce fameux conseil de recueillir le blessé sous son toit.

Quand les gens du maître de poste, transportant M. d'Armangis qui n'avait pas repris ses sens, arrivèrent devant la maison du médecin, la porte leur en fut ouverte par la Cardoze qui, d'une fenêtre, avait vu approcher le groupe.

— Ma chère sœur, dit Perrier devant les porteurs, voici un malheureux jeune homme que je vais confier à vos soins de toutes les heures, car il est bien gravement atteint.

— Espérons que le ciel aura pitié de lui ! fit-elle d'une voix pieusement émue.

Lorsque les valets, après avoir déposé l'évanoui sur le lit même du docteur, se furent retirés, la belle fille eut un sourire.

— Mes compliments ! dit-elle. Pour votre premier coup de filet un peu sérieux, vous faites une jolie pêche.

— Savez-vous donc quel est cet homme ? demanda le médecin surpris de ce que, à l'apparition du blessé, elle avait semblé ne l'avoir jamais vu.

— Si je le connais ? N'ai-je pas eu cent occasions de rencontrer M. d'Armangis au château de Gabrinoff, où il venait si souvent que j'aurais pu faire presque à coup sûr un certain pari.

— Quel pari ?

— Celui qu'il était tout au moins amoureux de la comtesse.

— Pourquoi dites-vous tout au moins ?

— Pour ne pas dire qu'il était son amant.

— Ah ! c'est donc ça ! s'exclama brusquement Perrier en frappant le front.

— Pour crier aussi fort, êtes vous d'abord bien sûr que le blessé ne peut sortir de cette sorte de léthargie et nous entendre ?

— C'est une crise qui va durer plus d'une heure encore.

— Bien. Alors expliquez-moi ce que voulait dire votre : Ah ! c'est donc ça !

— Oui, c'est ça que voulait me dire M. de Saint-Dutasse.

— Était-il aussi à la maison de poste ?

— C'est lui qui m'a envoyé chercher.

— Et pourquoi n'est-il pas venu accompagner M. d'Arman-gis jusqu'à notre maison ?

— Parce qu'il a continué sa route.

— En abandonnant son ami ?

— Oh ! dit le docteur en riant, son ami ! il les arrange bien ses amis !... il leur administre de siers coups d'épée !

— Il est donc l'adversaire dont a parlé le maître de poste ?

— En personne.

— Ah ! fit la Cardoze qui devint pensive.

Sauf l'exclamation bruyante de Perrier, toutes ces phrases avaient été murmurées à voix basse au chevet de M. d'Arman-gis pendant que le docteur faisait un second pansement.

Ce soin achevé, il tâta le pouls du blessé :

— Tiens ! dit-il, cela se passe mieux que je ne l'espérais... la fièvre sera insignifiante...

— La faiblesse va donc bientôt disparaître ? demanda Nicole qui se réveilla de sa rêverie.

— Oui, bientôt.

La belle fille attira le médecin loin du lit de M. d'Arman-gis et, d'une voix encore plus basse que précédemment, elle lui souffla :

— Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous a dit M. de Saint-Dutasse.

— Il m'a donné à entendre que, dans un accès de délire, le malade pouvant laisser échapper quelques révélations qu'il était inutile de laisser écouter par le personnel de l'auberge, j'aurais raison de prendre le blessé chez moi.

— Il n'a rien précisé de plus ?

— Non, mais ce que vous venez de m'apprendre sur les relations de M. d'Arman-gis me prouvent que M. de Saint-Dutasse, en galant homme, a voulu éviter que le nom de la comtesse de Gabrinoff fût compromis devant les rustres de l'auberge.

— Et cette fièvre, dont le chevalier a redouté les conséquences, n'avez-vous pas tout à l'heure dit qu'elle allait être insignifiante ?

— Oui, le pouls est aussi bon que possible en pareil état.

A cette réponse, la Cardoze regarda Perrier jusqu'au fond des yeux, sans prononcer un seul mot. Elle semblait s'attendre à ce qu'il allait lire dans son regard ce qu'elle ne voulait pas dire. Le jeune homme ne comprit rien, car, baissant la vue devant ces grands yeux noirs qui le fixaient, il demanda, un peu troublé :

— Qu'avez-vous donc, ma chère, à me dévisager de si étrange sorte ?

Nicole, sans sortir de son mutisme, leva la main et son doigt se tendit vers une petite armoire qui se dressait dans l'entre-deux des fenêtres de la chambre.

Comme tous les médecins de campagne qui, dans les cas pressés, n'ont pas toujours le temps d'envoyer chercher les médicaments utiles soit à la plus proche ville, soit chez le pharmacien du canton, quelquefois éloigné de plusieurs lieues, Perrier possédait une sorte de pharmacie, bien incomplète à la vérité, mais

suffisante pour parer aux occasions urgentes. C'était dans cette armoire, montrée par Nicole, que se trouvaient enfermées les différentes drogues dont il se servait le plus usuellement.

Perrier suivit des yeux la direction que lui indiquait le doigt de la fille, mais il ne comprit pas encore. Au regard interrogateur qu'il ramena sur elle, la Cardoze vit qu'elle n'était pas devinée. Aussi, en appuyant sur chaque mot, elle prononça tout bas :

— D'après ce que j'ai entendu dire au château de Gabrinoff sur le compte de M. de Saint-Dutasse, il paraît qu'il est homme de bon conseil.

— Quel rapport peut-il y avoir entre le chevalier et ma pharmacie ? demanda naïvement le docteur.

Nicole haussa les épaules :

— Niais ! maugréa-t-elle.

— Pourquoi ?

— Si M. de Saint-Dutasse a parlé des indiscretions que M. d'Arman-gis pouvait commettre dans le délire, c'est que le blessé doit avoir quelque chose à dire.

— Sans doute. Mais nous n'en saurons rien.

— Parce que ? fit sèchement Nicole.

— Parce que la fièvre, je le répète, sera des plus béignes.

— Et cela ne vous fournit aucune idée ?

Perrier resta muet, s'efforçant inutilement de trouver ce que voulait lui faire comprendre sa prétendue sœur dont le doigt s'était encore tendu vers l'armoire.

— J'y renonce, dit-il.

Prise d'une nerveuse colère d'impatience, elle saisit brusquement à deux mains la tête du médecin et, la courbant jusqu'à ses lèvres, elle lui souffla à l'oreille :

— Puisque M. d'Arman-gis ne doit pas avoir ces accès de délire qui le feraient parler... procure lui donc une fièvre de cheval, grand imbécile !

Le docteur se redressa tressaillant.

— Je risque de le tuer ! dit-il.

— Oui, mais s'il parle...

— Bah !... que nous contera-t-il ?... tout au plus des scènes d'amour...

— Qui sait ? appuya Nicole. Il y a peut-être de l'argent à gagner en allant les répéter à Mme de Gabrinoff.

Et, encore une fois, elle montra l'armoire au jeune homme, qui hésitait, en ajoutant :

— Vous avez déjà perdu six mois sur les deux ans convenus.

A ces mots qui réveillèrent plus ardent son féroce désir pour cette superbe créature, le médecin marcha droit à l'armoire où il prit une fiole dont il versa quelques gouttes dans un verre. Puis, voulant s'assurer de l'état de faiblesse du blessé, Perrier s'approcha de la couche de M. d'Arman-gis.

Nicole, en fille hardie, profita de cet instant où le médecin tournait le dos à la table sur laquelle il avait déposé le médicament, pour ajouter quelques gouttes à la potion préparée par le docteur.

— Je vais soulever le malade, faites-lui avaler ceci, dit-il enfin Perrier en montrant le verre à la Cardoze.

— Il a bu, prononça-t-elle bientôt.

— Bien. Avant une heure, son cerveau en feu va battre la campagne.

Puis le couple, debout au chevet du blessé, attendit, immobile et silencieux, l'effet de la drogue.

Dix minutes s'étaient écoulées quand Perrier, qui observait le malade, dit vivement à sa compagne :

— Puisque vous êtes connue de M. d'Armangis, si vous ne tenez pas à ce qu'il vous aperçoive, cachez-vous derrière le rideau de la tête du lit, car il va reprendre ses sens.

— Et le délire ?

— Le délire arrivera peu après.

Nicole eut d'abord un court moment d'hésitation, puis elle suivit le conseil et disparut derrière le rideau.

Au même moment le blessé ouvrait les yeux qu'il promena, tout égarés, autour de la chambre.

— Où suis-je ? prononça-t-il d'une voix affaiblie.

— Chez moi, monsieur. Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda Perrier en avançant la tête dans le sillon lumineux de la lampe posée sur une petite table, près du lit.

M. d'Armangis le regarda en cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Ah ! oui, fit-il, vous êtes le médecin qui m'avez pansé à l'auberge.

— Précisément.

— Et c'est vous qui m'avez annoncé que cette blessure amènerait une forte fièvre.

— Oui... un peu de délire.

Une expression de crainte se montra dans le regard du blessé, qui balbutia d'un ton qui tremblait légèrement :

— Est-ce que je l'ai eu... ce délire ?

— Non, vous êtes tombé dans cette seconde et longue syncope qui vient de se terminer. Un peu avant que vous reveniez à vous, j'ai constaté l'état du pouls qui m'a satisfait, et je crois pouvoir vous annoncer que la fièvre dont j'ai parlé ne se produira sans doute pas.

— Ah ! fit le malade.

Ce simple mot vibra si étrangement à l'oreille de Perrier qu'il se dit aussitôt :

— La Cardoze avait raison. Cet homme doit avoir à cacher autre chose que des secrets d'amour.

Puis, après avoir examiné M. d'Armangis dont les yeux commençaient à étinceler, il pensa qu'il saurait bientôt à quoi s'en tenir.

Cependant celui-ci lui avait tendu sa main brûlante et sèche en disant :

— Laissez-moi vous remercier, monsieur, de m'avoir recueilli chez vous au lieu de m'abandonner dans cette auberge de la poste.

— Je ne puis accepter qu'une partie de vos remerciements, car l'idée première m'en a été inspirée par la personne même avec laquelle vous avez eu ce malheureux duel.

Un bien faible sourire apparut sur les lèvres de M. d'Armangis qui, se parlant, murmura :

— Ah ! c'est de Saint-Dutasse qui a donné le conseil ?... Tête folle et bon cœur !... il doit être actuellement, désolé de m'avoir cherché cette sottise querelle.

Et tout à coup le blessé fit entendre un long et retentissant éclat de rire.

Perrier releva immédiatement le rideau sous lequel se tenait la Cardoze.

— Maintenant, dit-il, vous pouvez vous montrer... il n'est plus capable de vous reconnaître, car voici le délire qui s'empare de lui.

Sans mot dire, elle vint s'accouder sur le bois du lit et, ses

yeux sombres fixés sur le visage de M. d'Armangis, elle attendit impassible.

Quand son rire se fut éteint en une sorte de râle, le malade continua d'une voix brève :

— Oui, une sottise querelle... Où de Saint-Dutasse a-t-il pu aller prendre cette stupidité que c'était moi qui avais enlevé Nicole !

La Cardoze se redressa surprise et regarda le médecin qui, de son côté, avait tressailli à ce nom prononcé.

— J'ai donc été la cause du duel de ces messieurs ? dit-elle lentement à Perrier.

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236]. (A CONTINUER.)

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (22) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTREIERS DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (23) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (24) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o — AUTRES AVANTAGES — o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-dessus mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour. Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

Première Année, 1880 — Épuisée.
Deuxième Année, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

Troisième Année, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La Grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

Quatrième Année, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

Cinquième Année (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & OIE, ÉDITEURS,
Boîte 1986. 475 rue Craig (vis-à-vis la rue St Gabriel.)